

Toute mère est sauvage. Sauvage en ce qu'elle appartient à une mémoire plus ancienne qu'elle, à un corps plus originel que son propre corps, boue, sable, eau, matière, liquide, sang, humeurs, à un corps de mort, de pourriture et de guerre, à un corps de vierge céleste aussi. Sa langue vient avant la langue; elle est pur rythme, avec ses blancs, ses effacements, son impossibilité à dire, à savoir, à comprendre. C'est une langue sans mots, sans affect même, une langue sauvage faite de morceaux de corps détachés par la naissance de ce « tout » dont la perte nous affecte, dans l'enfance, comme un abandon premier irrémédiable. Ce « tout » de l'univers maternel, matriciel, n'a pourtant jamais existé. Rêvé, imaginé, raconté, chuchoté, reconduit de mythes en religions, sauvé de l'oubli et sans cesse reconstruit dans toutes sortes de récits, il n'est réel qu'à être manquant depuis toujours. Toute mère est sauvage et son enfant est abandonné à cette part sauvage dès qu'il vient au monde, abandonné parce qu'elle, la mère, n'en a aucune maîtrise; ni connaissance, ni souvenir. C'est cet espace de non-coïncidence avec soi qui ouvre le monde maternel à

l'enfant et au possible qu'il incarne. Cette sorte d'absence à soi-même, risquerons-nous, est une absence essentielle, fertile, créatrice. Une mère donne accès au monde à son enfant pour autant qu'elle est elle-même traversée par cet espace maternel archaïque, que j'appelle « sauvage » et qui l'excède constamment, dont l'enfant se nourrit et qui la nourrit elle aussi. C'est un espace littéralement pré-historique (*zeitlost*, disait Freud, non temporel) qui rend possibles la pensée, l'imaginaire, les représentations, un réservoir psychique en quelque sorte, ayant emmagasiné les « dits » des générations antérieures, mais aussi les serments silencieux qui ont lié les êtres dans un rapport de filiation souvent douloureux et toujours transmis selon un ordre symbolique. Ce n'est pas l'inconscient collectif ni une quelconque autre mémoire qui viendraient ici se substituer à la notion d'inconscient et à sa structuration dans et par le langage. Non, la sauvagerie maternelle est un espace-temps pré-œdipien qui est la matrice de tout lien humain, en tant qu'il est transcendé par ce lien même, à savoir une dimension que certaines civilisations ont cru animale ou sacrée, que d'autres cultures ont qualifiée de purement virtuelle (la nôtre, souvent), mais qui néanmoins se traduit par la possibilité même de dire « je » et « tu ». Quand la mère n'est plus sauvage, quand la coupure en elle est si profonde qu'elle n'a plus accès à cet espace archaïque-là, se développe alors le mouvement d'une mélancolie que plus rien ne protège du désir de mourir sinon, quelquefois, l'assistance médicamenteuse (toujours fragile) ou l'écoute d'un médecin, d'un ami, d'un proche. Que peut la psychanalyse alors ? Revenir là où la blessure de ce premier abandon s'est refermée sans avoir permis d'y accueillir un lien vivant d'amour.

Approcher cet espace hors-les-mots (mais si proche des morts, de nos morts familiaux, de nos guerres, de nos propres abandons) qui a rendu le sujet complice d'un trauma intolérable sans aucune possibilité d'y porter témoignage. Retrouver les traces, même les plus infimes, de cette part sauvage qui porte en elle la vie et la mort ensemble, mais du côté du vivant, c'est-à-dire animé du mouvement de la métamorphose.

I
SERMENTS

Une dette (presque) infinie

De mère en fille, de mère en fils, une même promesse. Quelle est-elle ? Autour de quelle énigme, de quels serments jamais prononcés, jamais avoués, se trament nos vies – et cette fragile identité qui les soutient ? « Je », de mère en fils ou fille, est un masque qui porte les couleurs de l'Autre, sublimé, haï, cherché, toujours perdu, un Autre envers lequel une dette infinie semble nous lier à jamais.

C'est ce que je nomme : sauvagerie maternelle. Mais la sauvagerie dont il est question ici n'est pas celle qu'on trouve incarnée par un monstre sanglant, un Sphinx exigeant sacrifice, pas non plus celle de ces mères indifférentes, tragiques ou consolatrices qui font d'un enfant la scène où se joue le théâtre de leur névrose, mais plutôt le nom d'une contrée encore peu connue où les mots n'ont pas trouvé la résonance dont nous les parons habituellement ; un territoire de rituels, de traces, d'emblèmes, de frontières, de pulsions chaotiques et violentes, submergé par d'étranges raz-de-marée auxquels les rives de notre identité furent de tout temps exposées.

La sauvagerie désigne un espace psychique où le sujet n'est pas encore vraiment né, où le désir est convoqué sans être encore nommé. Je veux parler d'un espace et d'un temps qui s'exercent avant les ires de la loi paternelle, avant l'ordre de la langue, avant les commencements de l'apprentissage du monde, un espace et un temps que l'on peut seulement approcher par défaut dans ses contours, ses plaintes, ses effets, dans la mythologie qui en recueille la voix, dans certaines destinées, dans le repli des œuvres. Ce moment où l'enfant est à peine séparé de la mère, que Melanie Klein, Bion, Winnicott ou Bettelheim ont magistralement décrit, reste pourtant une énigme qui échappe au discernement des soignants. Ce moment où l'enfant n'est plus dans mais avec la mère, ce moment où la coupure se fait – mais à quel prix ! – d'un corps à l'autre, naissant, je veux dire à l'endroit même où les peaux se touchent et se détachent, se confondent ou s'aliènent, commande pour toute une vie l'impératif même du serment donné par une mère à son enfant. Cette sauvagerie, ce chaos qui les lient se civilisent dans la différence qui fait d'un enfant un « autre ». Mais le prix qu'il paye pour cette différence arrachée à l'enveloppe du même, à la voix et au corps maternels, à son visage, à son rythme, au balancement de ses bras est de rester fidèle, secrètement. Une fidélité envers et contre tout, à elle comme « même », à elle, l'unique.

D'abord psalmodié par une voix puis détaché, syllabe après syllabe, puis devenu capable de parole, le corps de l'enfant porte en secret des serments qui le lient à la mère, des serments mortifères ou libérateurs qui les engagent dans ce que ni l'un ni l'autre ne

« savent » ou du moins ne croient savoir; ce qu'on appelle un destin.

Le propos de ce livre n'est pas d'entrer dans la description des affects, pulsions et destins des pulsions dans les premiers temps du lien à la mère, comme l'ont fait Melanie Klein, Maria Torok ou plus près de nous Michèle Montrelay et Julia Kristeva, lorsqu'elles articulent ensemble le féminin et le maternel, chacune à leur manière avec une singulière précision et hauteur de vue. Ce livre cherche plutôt à cerner ce territoire improbable qu'est le maternel dans ses effets foudroyants sur le psychisme humain, autrement dit (en tenant compte du temps, du passage des générations comme du destin de l'individu) à ce qui nous voue, étant né d'une mère et une seule, irremplaçable et insubstituable, à ce que Hannah Arendt qualifiait de « folie maternelle ». Une folie présente dans la langue même, sous la figure de ce lien unique que nous chercherons ensuite, homme ou femme, à réitérer dans la passion amoureuse, dès lors voués à la quête de cette intensité perdue, soumise au travail des pulsions.

La question que ce livre pose, à partir d'une hypothèse de travail clinique, tente de prendre en compte plusieurs ordres de réalité jusqu'ici plutôt abordés séparément. Plusieurs figures mythiques, dans notre culture, ont révélé l'existence de ces serments maternels – tour à tour mortifères ou sacrés – en les transposant sur une scène tragique. D'une manière ou d'une autre, elles ont contribué à fonder notre héritage de pensée, autrement dit ce à partir de quoi nous abordons la réalité maternelle. Parmi elles, il y a Médée, mais aussi Antigone et Jocaste pour l'univers grec, Ève

(mère de Caïn) et Esther pour le monde biblique, toutes deux prises dans le travail du secret, de l'aveu et du dévoilement. Il y a aussi des figures littéraires contemporaines – celle de « Sophie » dans *Le Choix de Sophie* de William Styron, celle de la mère dans *Un barrage contre le Pacifique* de Marguerite Duras, ou encore *Anna Karenine*, de Tolstoï, dont on oublie trop souvent qu'elle avait des enfants, et d'autres encore – où se trouve (sur)exposé le lien maternel dans sa nudité même. C'est également l'errance de Segalen jusqu'aux provinces d'Extrême-Orient qui fuit la voix d'obéissance et de haine d'une mère vouant son fils à la « différence » (quel qu'en soit le prix à payer), comme la fuira plus tard un autre poète, Rimbaud. Ces figures littéraires sont prises dans l'héritage d'un serment maternel qui ne cesse de les renvoyer à une dette jamais acquittée, prises dans la démesure d'un amour exclusif.

Comment traduire ce qui, dans la littérature, nous laisse entendre les détours des passions humaines dans le rapport qui les lie, et parfois les confond, à la sauvagerie maternelle ? Juxtaposer des analyses littéraires et des récits de cas cliniques ne va pas de soi, c'est même un risque que l'on encourt de voir se télescoper avec la même véracité la voix de personnages fictifs et réels. Et pourtant, le risque est fertile, me semble-t-il, dans la mesure où la littérature nous fait éprouver, par le détour d'un texte, d'une grammaire, d'un découpage ordonnant certains événements à d'autres, des aspects essentiels de la psyché humaine qui ne sont pas toujours dicibles autrement. Elle les surexpose, d'une certaine manière, à la lumière de l'Autre, c'est-à-dire du texte dont le témoin – toi et moi, lecteurs – est pris

« à la lettre » dans le travail de l'inconscient dans la parole.

C'est donc au voisinage de ces quelques figures littéraires que sont interrogées dans ce livre les multiples constellations du lien mère-enfant. Les fragments de cure sont retranscrits littérairement, hors l'espace du divan, pour essayer de rendre leur musique propre, tout en protégeant leur identité. Ce sont des moments de vies où l'on peut entendre, je crois, avec une particulière violence la sauvagerie maternelle et son travail d'oubli, de refoulement, d'éliision et de reprise, sur une ou plusieurs générations. Ce sont aussi des portraits, davantage que des comptes rendus cliniques, dans la mesure où ils permettent d'approcher de plus près ce noyau inconscient de la transmission maternelle si difficile à isoler de ses effets dans le réel, dont la production onirique et fantasmatique le protège.

Il y a, par exemple, cette femme ensevelie vivante dans le tombeau de la mère morte, dont la parole sans tessiture charnelle, sans accent, sans écho, évoque une vie comme vécue par une autre. Je l'ai nommée : « celle qui se tient derrière la vitre ». Le corps happé dans la transparence d'une tyrannie silencieuse, elle observe sans bouger le défilé de sa vie. Je préfère le terme de « récit » à celui d'« histoire » ou de « cas », car la description de cas cliniques est toujours problématique. Outre le fait qu'elle expose la parole d'une personne venue précisément confier une part de sa vie au secret de l'analyse, elle pose la question de la vérité et de la falsification, car si afin de protéger l'identité de ce patient, des traits essentiels de son histoire en sont modifiés, oblitérés, il est difficile de croire que ce soit sans conséquence dans la lecture analytique du

cas. C'est pourquoi ces portraits sont issus de récits retranscrits de manière volontairement infidèle, mais suivant, je l'espère, le fil rigoureux de ce qui conduit une analyse à éprouver et à rééprouver le désir d'être en vie.